

L'anthropologie au-delà du diagnostic. Deux communautés de la Moyenne-Côte-Nord revisitées (note de recherche)

Mario Bélanger

Volume 21, Number 1, 1997

Confluences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015462ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015462ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, M. (1997). L'anthropologie au-delà du diagnostic. Deux communautés de la Moyenne-Côte-Nord revisitées (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 73–83. <https://doi.org/10.7202/015462ar>

L'ANTHROPOLOGIE AU-DELÀ DU DIAGNOSTIC

Deux communautés de la Moyenne-Côte-Nord revisitées
(*Note de recherche*)



Mario Bélanger

La littérature portant sur la désorganisation sociale est relativement peu abondante et semble s'adresser à un cercle restreint de chercheurs, nomothéticiens affairés autour de la découverte de lois causales. Toutefois, des éléments disparates, glanés ici et là dans ces études, ont laissé une marque plus prégnante que les théories, très complexes, qui les englobaient, et ont encore largement cours dans le milieu des services de santé et des services sociaux.

Cooley (1962 [1909]), le pionnier en cette matière, a fait de la désorganisation sociale une conséquence de la désintégration des traditions. Plus tard, dans leur célèbre étude sur le paysan polonais, Thomas et Znaniecki (1974 [1927]) définissent la désorganisation sociale comme la perte d'influence des règles sociales sur la conduite des membres d'un groupe ou d'une communauté. Cette perte prendrait sa source dans le développement d'attitudes individualistes résultant de contacts acculturants avec l'extérieur. Ogburn (1966, 1968), pour sa part, fait reposer sa théorie sur la notion de décalage culturel. Ainsi, lorsque certains aspects d'une culture changent plus vite que d'autres, il en résulte du désordre. Pour Merton (1976), la désorganisation sociale provient des inadéquations d'un système social qui empêchent la réalisation de projets collectifs ou individuels. Selon Coleman (1976), la notion de communauté fait référence à la mise en commun d'un processus organisateur comportant trois mécanismes nécessaires : des activités communes, des activités interdépendantes où les intérêts individuels se fusionnent en intérêts communs et, enfin, des actions passées qui créent et renforcent le sentiment d'appartenance. Lorsque cette mise en commun ne fonctionne pas, c'est qu'il y a un problème de désorganisation sociale dont l'une des causes serait l'acculturation provoquée par l'invasion de nouvelles valeurs et de nouvelles normes venues de l'extérieur.

À en juger par ces définitions, n'importe quelle communauté serait susceptible de connaître une désorganisation sociale à un moment donné. La transformation des systèmes de valeurs, de normes et de règles serait en bonne partie à l'origine de ce problème. De telles communautés devraient se démarquer par le morcellement de leur organisation sociale dans laquelle des groupes en conflit seraient incapables de faire converger leurs intérêts respectifs en intérêts communs et en sentiment d'appartenance.

Ces théories sociologiques sur la désorganisation sociale ont été formulées dans un contexte particulier et ne sont sans doute généralisables qu'avec beaucoup de nuances hors des communautés étudiées par leurs auteurs. Or, leur articulation généralement plus normative que compréhensive a fait qu'elles ont été facilement transformées en outils de mesure dans lesquels fut reléguée à l'arrière-plan l'interprétation des conditions d'émergence et de développement de cette présumée désorganisation sociale.

Les théories de Merton et de Coleman, notamment, sont séduisantes par leur aspect pratique ; elles présentent une série d'indices qui, conjugués ensemble, tracent les contours de cette « maladie » que l'on appelle désorganisation sociale. Il s'agit en fait d'une véritable grille diagnostique. Il n'est pas surprenant, dès lors, d'en retrouver assez souvent les traces dans les milieux de pratique où le modèle épidémiologique s'impose jusque dans les projets de développement communautaire. Le modèle épidémiologique met en effet l'accent sur des indices ou symptômes qui, lorsqu'ils sont associés, permettent de formuler un diagnostic. Ces signes cliniques consistent le plus souvent en pratiques ou en comportements jugés à risque. Dans ce cas, la compréhension d'un phénomène social ou culturel se limite à la recherche d'éléments permettant la formulation d'un diagnostic.

Avec une telle approche, il y a, me semble-t-il, occultation d'un certain nombre de variables significatives qui permettraient d'enchaîner ce phénomène dans une autre dimension, celle des façons de faire et de dire caractéristiques d'une communauté ou d'un groupe. On évacue par exemple l'opportunité d'une connaissance des systèmes de sens qu'élaborent les principaux intéressés lorsqu'ils cherchent à définir ou à expliquer les phénomènes qui les touchent. Ces systèmes de sens pourraient bien être d'ailleurs les seuls points d'ancrage possibles autour desquels on devrait planifier les pratiques sociosanitaire et communautaire pour qu'elles aient quelque efficacité.

Le débat classique entre Lewis et Redfield a très bien fait ressortir les biais découlant d'une méthodologie repliée sur sa propre sémiologie et qui, par conséquent, occulte les représentations caractéristiques de la communauté étudiée. Ces deux anthropologues, guidés par des perspectives différentes, ont publié des monographies totalement contrastées sur la même communauté, le village de Tepoztlàn au Mexique. Redfield s'intéressait au changement culturel dans les communautés paysannes aux fins d'une recherche typologique dans une perspective néo-évolutionniste (*continuum* folk-urbain), alors que Lewis abordait son étude en recherchant la spécificité de cette communauté, notamment par le biais des dynamiques qui engendraient les difficultés de cette population.

Par cette note de recherche, je veux illustrer le genre d'impasse à laquelle peut aboutir une approche épidémiologique planifiée en l'absence d'une recherche simultanée de signification.

Le cas nord-côtier

De juillet 1987 à octobre 1988, l'Équipe de recherche et de formation en intervention en réseaux (ERFIR), à laquelle j'appartenais, avait été engagée pour

former et superviser trois travailleuses sociales sur le terrain. Le projet, subventionné par le CRSSS¹ Côte-Nord, était géré conjointement par le Centre de santé Saint-Jean-Eudes de Havre-Saint-Pierre et l'ERFIR. Ma tâche consistait à développer un modèle d'intervention sociale pouvant être appliqué à une communauté entière².

La communauté ciblée était une paroisse de 500 habitants située dans le secteur Ouest de la Minganie. Pour les besoins de la cause, nous la nommerons Cap-aux-Sarcelles. Cette dernière faisait alors l'objet d'une attention particulière de la part des Services communautaires du Centre de Santé Saint-Jean-Eudes, du CRSSS Côte-Nord et du CSS³ Côte-Nord. Sa population était jugée la plus à risque du secteur Ouest-Minganie et était d'ailleurs réputée, très empiriquement, présenter plus de problèmes sociaux et sanitaires que ses voisines. Cette situation était attribuée à une désorganisation sociale qui frappait là plus gravement qu'ailleurs.

Ainsi, on disait de Cap-aux-Sarcelles que sa population était peu conviviale, cette incapacité de coopération se répercutant jusque dans les familles. Ici l'expression « famille » signifiait les réseaux de parenté comportant des consanguins et des affins. On ajoutait que cette communauté était animée de luttes et de rivalités entre les groupes, ce qui morcelait sa structure. Enfin, de l'avis de tous, elle était ébranlée par une transformation en profondeur de ses systèmes de valeurs. De ce fait, elle ne pouvait plus assurer sa propre cohésion, celle-ci reposant sur un sentiment commun d'appartenance⁴.

En 1987-1988, on reprit hors contexte les conclusions de recherches anthropologiques antérieures (Gilbert 1968 ; Corin, Bibeau *et al.* 1985) et on les diffusa dans le but de conforter l'opinion des services communautaires. La description de Cap-aux-Sarcelles s'inspirait tout particulièrement de l'étude menée par Corin, Bibeau *et al.* On souligna, sans plus, l'unanimité qui se faisait autour de Cap-aux-Sarcelles, ne relatant les propos entendus que pour mieux les intégrer à l'effort de saisie des représentations locales des problèmes sociosanitaires. L'essentiel des conclusions portait sur la nécessité d'interpréter ces représentations avant de planifier des services. Elles émettaient aussi d'importantes recommandations sur d'éventuelles stratégies d'intervention, notamment sur la façon d'implanter des travailleurs sociaux dans les communautés. Or, cette partie essentielle fut presque ignorée par la Direction des services communautaires qui produisit une interprétation pour le moins hasardeuse des conclusions du rapport en affirmant qu'il y avait là matière à confirmer le caractère désorganisé de Cap-aux-Sarcelles et à y planifier des interventions massives.

1. CRSSS : Centre régional de santé et de services sociaux.

2. À ce sujet, le lecteur est invité à consulter Brodeur et Rousseau (1984).

3. CSS : Centre de services sociaux.

4. Propos recueillis lors d'une table ronde rassemblant des intervenants sociosanitaires tenue en août 1987 à Havre-Saint-Pierre.

L'une des communautés voisines, l'Anse-aux-Moyacs (pseudonyme), apparaissait comme plus conviviale et plus cohésive. De réputation, elle pouvait assurer de façon autonome son propre développement social et économique.

Au cours des dix premiers mois, les trois travailleuses sociales⁵ ont recueilli des données qui, à première vue, ont confirmé le caractère soi-disant désorganisé de Cap-aux-Sarcelles. Les analyses révélèrent en effet la présence de ruptures faites de méfiance, de rivalité et de malveillance au sein même de groupes familiaux composés de consanguins et d'affins.

De petits groupes fermés, que nous avons appelés des *clusters*, et qui constituaient le maillon de base de l'organisation sociale de cette communauté, s'y livraient d'âpres luttes autour d'emplois disponibles, de terrains à acquérir, de territoires de chasse à occuper, de commerces à exploiter, etc. Ces rapports de forces n'épargnaient même pas un parent pour peu que celui-ci appartînt à un groupe rival et vînt « se mettre en travers du chemin ». Le mode d'organisation sociale de Cap-aux-Sarcelles nous était donc apparu, de prime abord, morcelé et peu cohésif.

C'est dans cet esprit que fut écrit le rapport de fin d'année au CRSSS Côte-Nord et que fut présenté le projet au Congrès international sur l'intervention en réseaux, tenu à Val-D'Or en septembre 1988.

Toutefois, la suite des analyses devait rendre les membres de l'ERFIR de plus en plus perplexes. De nouvelles données, recueillies au cours de l'été 1988 et dont l'analyse n'a pu se faire que l'automne suivant, venaient ébranler nos certitudes sur cette désorganisation sociale. Ce doute provenait de trois constatations.

La première portait sur la dynamique des *clusters*. Il apparaissait en effet, de plus en plus clairement à mesure que nos analyses progressaient, que ces groupes étaient animés d'une grande cohésion interne faite de solidarité, de convivialité et de bienveillance et qu'ils étaient capables de coalitions stratégiques avec certains groupes contre d'autres. Cela conférait à cette communauté, contrairement à ce que nous avions présumé au départ, une vie sociale intense et dynamique ainsi qu'une énergie créatrice porteuse d'un grand potentiel de développement.

La seconde constatation faisait suite à une mise en perspective ethnohistorique des comportements en *clusters*. L'analyse des récits des anciens du village⁶, la lecture de chroniques d'époque ainsi que la consultation de documents d'archives⁷ ont permis de mettre certains faits en lumière.

-
5. Les intervenantes procédaient par entrevues semi-structurées et observation participante. Les observations et le discours recueillis faisaient, par la suite, l'objet d'une analyse compréhensive. Le professeur Claude Brodeur, de l'ERFIR, participait aux analyses dont le résultat était retourné à l'équipe d'intervenantes pour discussion.
 6. Après qu'ils eurent rapidement épuisé un discours de façade qui véhiculait le mythe d'un âge d'or perdu.
 7. Les plus éloquents furent les correspondances des Eudistes.

D'abord le peuplement de Cap-aux-Sarcelles ne résulte pas d'un arrivage massif de colons. Au contraire, il s'est effectué progressivement sur une cinquantaine d'années. Des pêcheurs d'origine gaspésienne (Baie-des-Chaleurs), travaillant pour des compagnies jerseyaises, sont venus s'installer en Minganie par petits groupes familiaux. Nous avons découvert ensuite que ces *clusters* s'établirent aussi loin que possible les uns des autres sur le territoire qu'est aujourd'hui Cap-aux-Sarcelles. Dès le départ, les récits le confirment, les rapports entre ces groupes furent tendus, bien qu'ils vinssent des mêmes villages gaspésiens et qu'ils fussent même parfois apparentés.

Dès l'origine, donc, cette communauté aurait présenté les signes de ce qui fut interprété plus tard comme de la désorganisation sociale. Ces faits soulevaient deux questions. Comment une communauté désorganisée dès ses origines aurait-elle pu naître, se développer et survivre jusqu'à aujourd'hui ? Ces signes, présentés comme des indices de désorganisation sociale, n'auraient-ils pas une autre signification ?

Enfin, la troisième constatation avait trait au caractère simpliste, voire naïf, de l'opposition « bon village, mauvais village » qui servait de paradigme à la comparaison entre Cap-aux-Sarcelles et l'Anse-aux-Moyacs.

Ces nouveaux faits nous incitaient à approfondir la recherche avant d'entamer l'intervention en réseaux à Cap-aux-Sarcelles. L'étiquette de village désorganisé dont on affublait Cap-aux-Sarcelles tenait peut-être d'un jugement hâtif. L'ancienneté des signes dits de « désorganisation » sociale nous indiquait peut-être que nous avions affaire à des comportements dont le sens nous échappait. Enfin, l'Anse-aux-Moyacs n'était peut-être pas si différent de Cap-aux-Sarcelles ; l'opposition dont on les caractérisait n'était peut-être qu'un mythe.

Dès lors, nous avons demandé au CRSSS Côte-Nord de bien vouloir nous attribuer des fonds supplémentaires pour mener une recherche comparative avec l'Anse-aux-Moyacs. La Direction des services communautaires du Centre de santé Saint-Jean-Eudes ayant refusé d'appuyer cette demande, j'ai recommandé à l'ERFIR de se retirer du projet d'intervention en réseaux à Cap-aux-Sarcelles ; ce qui fut fait à la fin d'octobre 1988.

Le projet de Cap-aux-Sarcelles, abruptement terminé⁸, eut cependant une suite qui fut une ethnographie compréhensive du village de l'Anse-aux-Moyacs où j'habitais depuis déjà trois mois. Cette ethnographie compréhensive constituait mon sujet de thèse de doctorat en anthropologie. Pour mener à bien ce projet, je comptais comparer mes données sur l'Anse-aux-Moyacs à celles que je possédais déjà sur Cap-aux-Sarcelles. Cela devait permettre de jeter un peu de lumière sur la polarisation entre ces deux villages et, en même temps, sur la question de la désorganisation sociale.

8. La subvention du CRSSS Côte-Nord prévoyait une durée de deux ans.

L'Anse-aux-Moyacs : les résultats

Après un séjour de deux ans à l'Anse-aux-Moyacs (juillet 1988 – août 1990), l'analyse des données a permis d'éclairer les contradictions qui nous étaient apparues en 1988.

L'ethnographie historique

À ce chapitre, la recherche démontre que l'Anse-aux-Moyacs présente un historique assez semblable à celui de Cap-aux-Sarcelles. On note un peuplement lent (45 ans), une installation par *clusters* et une migration par corridors en vertu de laquelle les gens partaient des mêmes villages de la Baie-des-Chaleurs pour s'installer en des points précis de ce territoire qu'est aujourd'hui l'Anse-aux-Moyacs. Les premières vagues s'installèrent aussi loin que possible les unes des autres. Les arrivants suivants, quant à eux, semblaient éviter la proximité de certains groupes et rechercher celle de certains autres.

On note aussi que la formation de *clusters* y est précoce et que les rapports entre ces groupes sont généralement tendus. Les témoignages des informateurs foisonnent d'anecdotes relatant des affrontements entre groupes rivaux pour les meilleurs fonds de pêche et les sites de chasse les plus productifs. On n'hésitait pas beaucoup, par exemple, à désinformer ceux qui n'étaient pas de « la gang » sur les zones giboyeuses ou poissonneuses.

À son sommet démographique, vers le début du siècle, cette communauté présentait déjà une organisation sociale morcelée par les *clusters* dont les rapports s'envenimaient de rivalité, de méfiance et de malveillance. Toutefois, à l'instar de Cap-aux-Sarcelles, on notait une grande solidarité, une grande convivialité et une grande cohésion à l'intérieur des groupes, de même qu'une coalition entre certains groupes qui permettait d'affronter les rapports de forces avec d'autres.

L'Anse-aux-Moyacs aujourd'hui

Les observations de terrain et le discours recueilli montrent que l'Anse-aux-Moyacs présente le même type de dynamique que Cap-aux-Sarcelles. De petits groupes fermés et généralement rivaux morcellent l'espace villageois ainsi que son organisation sociale. Entre groupes rivaux, même apparentés, la méfiance et la malveillance sont de rigueur. Les rares emplois disponibles, les terrains, les initiatives locales d'ordre économique, les territoires de chasse, etc., sont l'objet d'une âpre rivalité. La rumeur, la dénonciation anonyme aux gardes-chasses, à l'Aide sociale, à l'Assurance chômage et à la Commission de la santé et de la sécurité du travail (CSST) sont des armes fréquemment utilisées dans ces rapports de forces.

Par contre, à l'instar de Cap-aux-Sarcelles, ce contexte dynamise les groupes et contribue à la multiplication d'initiatives locales propices au développement de la communauté. Au sein des *clusters*, les initiatives et le leadership font l'objet d'un large soutien. La forte cohésion interne pousse les gens à s'entraider pour assumer leurs propres problèmes avant que la malveillance des groupes rivaux n'en avertisse la rumeur publique.

L'étranger et le familier

À l'Anse-aux-Moyacs, le rapport à l'étranger et au familier⁹ ne se construit pas autour de l'idée de parentèle. C'est ce qui donne l'impression de ruptures et de discorde dans les familles. L'opposition parenté reconnue/parenté non reconnue, si elle présente une certaine intelligibilité dans cette communauté, ne sert pas pour autant de paradigme aux lignes de solidarité/rivalité qui animent l'ensemble de son système de rapports sociaux. Le sentiment d'appartenance se construit dans de plus petites unités, des segments de parentèle, que nous avons déjà identifiés sous les termes de *cluster* ou de groupe. Les gens de la Minganie de l'Ouest appellent cela « la gang ». Ce segment de réseau constitue un schème organisateur pour l'ensemble de la communauté dès lors qu'il préside à la construction de l'idée de territoire où s'opposent l'espace familier et l'espace étranger¹⁰.

Dans le cas de Cap-aux-Sarcelles, les données que je possède me mènent aux mêmes types de configurations et à un système de sens assez semblable.

La mise en perspective du problème

À la lumière de cette recherche, le diagnostic de désorganisation sociale de Cap-aux-Sarcelles est remis en question.

L'opposition discursive Cap-aux-Sarcelles/l'Anse-aux-Moyacs

La première constatation qui s'impose est l'absence de différence significative entre ces deux communautés. Elles ne se démarquent l'une de l'autre ni du point de vue ethnohistorique, ni quant à la structure de leurs modes d'organisation sociale respectifs, ni en ce qui a trait aux systèmes d'idées auxquels adhèrent les individus et à travers lesquels ils se reconnaissent comme groupe.

Le discours qui consistait à stigmatiser la communauté de Cap-aux-Sarcelles remonte en fait au début du siècle ; on retrouve déjà cette tendance dans les notes de missionnaires eudistes. Ceux-ci habitaient Cap-aux-Sarcelles, Grandes-Marées et l'Anse-au-Loup-Marin presque en permanence et ne se rendaient à l'Anse-aux-Moyacs qu'une fois tous les mois pour y résider trois ou quatre jours consécutifs. Ils développèrent un discours plus critique envers leurs villages de résidence et eurent tendance à l'indulgence envers l'Anse-aux-Moyacs. Avec le temps, selon une mécanique qui n'est pas encore parfaitement claire, ce gradient se transforma en une polarisation plaçant Cap-aux-Sarcelles aux antipodes de l'Anse-aux-Moyacs.

Le regard actuel sur ces deux communautés n'a pas changé quant à sa structure ; il s'est enrichi de volets syntagmatiques où le diagnostic social et clinique a

9. Dans cette section je vais en brosse un tableau très rapide. Pour plus de détails, le lecteur est invité à lire ma thèse de doctorat (Bélanger 1994).

10. Ce schème organise également l'idée d'alliance qui donne lieu à des habitudes de mariage particulières dont la structure a été mise à jour. À ce sujet, j'invite le lecteur à consulter le mémoire de maîtrise de Monique Loiseau (1995).

remplacé le jugement moral. Le plus saisissant dans cette constatation est le fait que ce jugement unanime sur Cap-aux-Sarcelles ne se fondait pas sur des études statistiques mais sur les perceptions des intervenants psycho-socio-sanitaires qui y offraient 35 heures de services par semaine contre 3 à 6 heures à l'Anse-aux-Moyacs. Cela m'est apparu étrangement similaire à la situation qui prévalait à l'époque des missionnaires.

L'ancienneté des pseudo-modèles de désorganisation sociale

Rappelons que le diagnostic de désorganisation sociale posé sur Cap-aux-Sarcelles se fondait sur un ensemble d'indices qui, pour l'essentiel, dénotaient une connaissance de la littérature sur le sujet. On parlait notamment de difficulté de coopération entre les familles, de rivalité entre les groupes, de transformation en profondeur des systèmes de valeurs et des formes de vie collective et, enfin, de l'incapacité de mener à bien des objectifs communs de développement communautaire. On opposait ce tableau, que l'on qualifiait de relativement récent, à celui qui, disait-on, prévalait seulement 20 ans plus tôt. À cette époque, avant la construction de la route 138 qui allait relier la Minganie au reste du Québec, Cap-aux-Sarcelles était un véritable isolat. Ses formes de vie collective n'avaient pas encore subi le choc de l'acculturation provoqué, disait-on, par un contact plus soutenu avec le reste de la Province. Malgré un manque d'ardeur religieuse, une certaine violence et une délinquance quasi ataviques déplorées et décriées par les missionnaires, on y trouvait une forte cohésion sociale et une convivialité générale tributaires d'un solide sentiment d'appartenance. L'invasion de nouvelles valeurs aurait, disait-on, fait apparaître des modes de vie plus individualistes.

L'ethnographie historique, on s'en souviendra, révèle au contraire l'ancienneté de ce qui est décrit aujourd'hui comme de récents modèles de désorganisation sociale. J'ai pu reconstituer, à travers les récits des anciens, un mode de vie où le manque de coopération dans la parenté, la rivalité et la méfiance entre les groupes et la difficulté à définir des objectifs communs ponctuaient l'existence des premiers habitants de l'Anse-aux-Moyacs et de Cap-aux-Sarcelles.

Il devient alors de plus en plus difficile d'expliquer comment ces deux communautés, qui auraient été désorganisées dès le départ, ont pu continuer d'exister et de se développer pendant 150 ans. Ces signes, présentés comme des indices de désorganisation sociale, ont une autre signification.

Une représentation de l'homme, de la société et des rapports sociaux

À travers l'étude des signes qui organisent l'intelligibilité partagée des populations de ces deux communautés, on sent se dessiner une idée de société. L'Homme y est un loup pour l'Homme, et le groupe de référence, composé de parents (consanguins et affins), est l'ultime refuge, lieu de la libre circulation du discours et point de départ des manœuvres qui déjouent celles des groupes rivaux ou s'attirent les bonnes grâces de groupes amis.

Ces gens, pour qui le groupe et le non-groupe sont d'importantes images-guide, apprennent très tôt à interpréter leur univers dans les termes de l'opposition familier/étranger. Ils apprennent aussi à ressentir et à interagir d'une manière où s'opposent confiance et méfiance, convivialité et rivalité, bienveillance et hostilité, ouverture et fermeture.

Conséquemment, la carte « politique » de ces deux communautés est plutôt morcelée à certains endroits et dense à d'autres ; s'opposent ici la continuité et la rupture. Ce type d'organisation sociale peut, à première vue, paraître désorganisé. D'autant plus que cette discontinuité frappe des réseaux entiers de parenté ou des cousins et même des frères, membres de groupes rivaux, s'opposent et s'affrontent.

La rivalité inter-groupe, un facteur de cohésion, de développement socioéconomique et d'identité

À vivre dans ces deux communautés, on constate que, loin de constituer un facteur désorganisant de la société, le morcellement de l'organisation sociale en petits groupes rivaux en est un véritable moteur.

D'abord, il génère une forte cohésion et une grande convivialité au sein des petits groupes de consanguins et d'affins qui constituent l'unité de base de ces deux communautés. Ensuite, il impose des alliances avec un certain nombre d'autres groupes contre des coalitions de groupes rivaux. Enfin, il incite ces coalitions impliquées dans des luttes politiques à se dépasser, parfois même par des initiatives d'ordre économique. J'y ai vu, comme je l'ai déjà dit, des petites et moyennes entreprises familiales naître, survivre et prospérer du fait de la seule aversion envers le succès des rivaux qui exploitent une idée et en bénéficient sans partage.

Par ailleurs, cette rivalité inter-groupes n'est pas un obstacle, comme on le croyait, au sentiment d'appartenance de ces gens à leurs communautés. Bien au contraire, ce phénomène génère de l'identité. Il oriente les groupes vers des buts communs ; la rivalité, fondée sur l'appartenance, faisant office de catalyseur plutôt que de frein. Ici, ce n'est pas seulement l'appartenance à un groupe qui crée le sentiment d'identité ; le rapport de coalition ou de rivalité qui lie les groupes entre eux leur donne un sens. Il les inscrit dans un lieu, celui de la politique des groupes, celui du village.

Conclusion

Les résultats exposés ici ne sont pas sans rappeler que c'est à travers la façon d'aborder une question que se construit l'objet de la recherche. Plusieurs questions peuvent permettre de cerner un phénomène social ; celle que le chercheur choisira orientera significativement sa méthode et ses résultats.

Cela dit, dans le cas de la recherche qui nous concerne, la différence entre les conclusions des Services communautaires et les interprétations auxquelles j'arrive, relève, là aussi, de perspectives dissemblables. Les premiers tentaient de confirmer par une approche épidémiologique, centrée sur la notion de groupe à

risque, une opinion qu'ils endossaient déjà, alors que je cherchais à comprendre la spécificité propre de cette communauté, à travers la compréhension de signes dont le sens m'échappait.

Mais toutes les perspectives de recherche n'ont pas une égale valeur heuristique. En effet, il est maintenant clair qu'une approche de type épidémiologique, c'est-à-dire par l'association d'indices cliniques ayant ensemble une valeur diagnostique, n'a été ni suffisante ni utile pour expliquer la configuration particulière des relations sociales dans ces deux communautés de l'Ouest-Minganie.

Une mise en perspective anthropologique, par une approche compréhensive, révèle que ce que la littérature identifie comme de la désorganisation sociale, sur la base de signes diagnostiques, semble plutôt prendre la forme, dans ce cas précis, de caractéristiques anciennes et quasi ataviques chez les populations de l'Anse-aux-Moyacs et de Cap-aux-Sarcelles.

On devra parler alors d'un « modèle de culture » qui se transmet depuis les premiers moments de ces deux communautés. Ces traits culturels, loin d'être désorganisant, comme en conclurent les Services communautaires, constituent une véritable force structurante au sein de ces groupes.

Dans ces conditions, l'intervention sociosanitaire a été abusive. Elle aurait eu intérêt à se faire prudente, notamment à aborder de manière critique l'application des théories sur la désorganisation sociale et à tenir compte des systèmes de valeurs et de représentations partagés par les gens de Cap-aux-Sarcelles.

Références

- BÉLANGER M., 1994, *L'Anse-aux-Moyacs en Minganie de l'Ouest. Les Paspéias du bout de la route*. Thèse de doctorat en anthropologie. Université de Montréal.
- BRODEUR C. et R. ROUSSEAU, 1984, *L'intervention de réseaux, une pratique nouvelle*. Montréal, France-Amérique.
- COLEMAN J. S., 1976, « Community Disorganisation and Urban Problems » : 559-600, in K. R. Merton et R. Nisbet (dir.), *Contemporary Social Problems*. New-York, HBJ.
- COOLEY C. H., 1902, *Human Nature and the Social Order*. New-York, Scribner's.
- , 1962, *Social Organization : a Study of the Larger Mind*. New-York, Schocken Books (1^{re} édit. 1909).
- , 1966, *Social Process*. Carbondale, Southern Illinois University Press.
- CORIN H., G. BIBEAU, J.-C. MARTIN et A. SACHEL, 1985 (inédit), *Le contexte social et culturel des problèmes socio-sanitaires en Moyenne-Côte-Nord*.
- CORIN H., G. BIBEAU, J.-C. MARTIN et R. LAPLANTE, 1990, *Comprendre pour soigner autrement*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- GEERTZ C., 1973, *The Interpretation of Cultures*. New-York, Basic Books.
- , 1986, *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GILBERT L., 1968 (inédit), *Évolution économique et désorganisation sociale à Rivière-au-Tonnerre*.

- LAMY B., 1991, *État de situation en vue de l'élaboration d'un plan d'organisation de services dans le secteur Ouest de la Minganie*. Baie-Comeau, CRSSS de la Côte-Nord.
- LEWIS O., 1970, *Life in a Mexican Village : Tepoztlàn Restudied*. Urbana, Illinois University Press.
- LOISELLE M., 1995, *L'alliance endogame consanguine à l'Anse-aux-Moyacs en Minganie de l'Ouest ; à la recherche de l'étranger-familier*. Mémoire de maîtrise. Université du Québec à Chicoutimi.
- MERTON K. R., 1976, « The Sociology of Social Problems » : 25-28, in K. R. Merton et R. Nisbet (dir.), *Contemporary Social Problems*. New-York, HBJ.
- OSBURN W. F., 1966, *Social Change With Respect to Cultural and Original Nature*. New-York, Dell Publishing (1^{re} édit. 1922).
- , 1968, *On Culture and Social Change*. Chicago, University of Chicago Press (1^{re} édit. 1964).
- , 1974, *Social Characteristics of Cities*. New-York, Arno (1^{re} édit. 1937).
- RABINOW P., 1991, « Anthropologie interprétative » : 384-385, in P. Bonte et M. Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
- REDFIELD R., 1946, *Tepoztlàn : A Mexican Village*. Chicago, University of Chicago Press.
- THOMAS W. et F. ZNANIECKI, 1974, *The Polish Peasant in Europe and America*. New-York, Octagon Books (1^{re} édit. 1927).

Mots clés : Bélanger, organisation sociale, services sociaux, Québec

Key words : Bélanger, social organization, social services, Québec

Mario Bélanger
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi
555, boul. de l'Université
Chicoutimi
Québec G7H 2B1